

Entretien avec Françoise Vergès : « Le français n'appartient plus aux français.es, il n'est plus leur propriété depuis longtemps. L'institution de la Francophonie semble effectivement être un reste d'une idée coloniale du monde. »

Interview with Françoise Vergès : "French no longer belongs to the French, it hasn't been their property for a long time. The institution of Francophonie indeed seems to be a remnant of a colonial idea of the world."

Imene LATACHI 
Université Abdelhamid Ibn Badis-Mostaganem/ALGÉRIE
imene.latachi@univ-mosta.dz

Reçu: 22/07/2024,

Accepté: 28/09/2024,

Publié: 10/12/2024

Résumé

Langues & Cultures présente dans ce numéro un entretien avec l'historienne Françoise Vergès. Cette dernière évoque le continent africain et son militantisme à travers les âges aussi bien que d'autres thèmes épineux que la revue Langues & Cultures propose de découvrir.

Mots- clés : Littérature Monde-Francophonie-Afrique-Histoire-Discours colonial.

Abstract

Langues & Cultures presents in this issue an interview with historian Françoise Vergès. She discusses the African continent and her activism through the ages, as well as other thorny themes that Langues & Cultures invites readers to explore.

Keywords: World Literature - Francophonie - Africa - History - Colonial Discourse.

* Auteur correspondant : **Imene LATACHI**

Langues & Cultures / © 2024 The Authors. Published by the University of Adrar, Algeria.

This is an open access article under the CC BY license (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

Né en 1952, en France, Françoise Vergés est une politologue, militante pour les droits de femmes et professeure d'Université. Elle est titulaire de la chaire «Global South(s) » au Collège d'études mondiales, MSH, Paris. Dans l'ouvrage *Ecrire l'Afrique-Monde*, elle a publié son article intitulé : *Utopies émancipatrices*. Auteur de films et commissaire indépendante, elle a publié en anglais et français sur la colonialité républicaine, les mémoires de l'esclavage et du colonialisme, les



circulations sud-sud d'idées et d'objets, le féminisme décolonial, Aimé Césaire et Frantz Fanon. Son dernier ouvrage, *Le Ventre des femmes. Capitalisme, racialisation, féminisme* (Paris, Albin Michel, 2017), explore la gestion du ventre des femmes du Sud global par le capitalisme racial et la cécité du féminisme français.

Imene LATACHI: Peu de temps après la publication du Manifeste Pour Une littérature-monde en français Achille Mbembe et Felxine Sar codirigent un ouvrage intitulé *Ecrire l'Afrique-Monde* aux Ateliers de la pensée. Vous faites partie des auteurs de cet ouvrage...

Françoise Vergés : « Écrire l'Afrique-Monde » n'était pas une réponse au Manifeste sur la Littérature monde, il s'agissait d'inscrire le continent africain comme un monde et dans le monde, de refuser son assignation à être hors du monde, « sans histoire » comme tout un discours colonial (que l'on entend encore) voudrait le faire croire.

Imene LATACHI: Votre article s'intitule : « Utopies émancipatrices ». L'émancipation intellectuelle demeure un mirage ?

Françoise Vergés : Pas du tout. J'entends l'utopie comme un possible. Dans la tradition occidentale, l'utopie se transforme le plus souvent en dystopie, en trahison de l'idée initiale. Mais pour les peuples du Sud global qui vivent depuis des siècles dans une dystopie construite par la traite, l'esclavage, la colonisation, l'exploitation et l'extraction capitaliste et les guerres, les utopies émancipatrices sont riches de possibles. L'utopie comme force émancipatrice peut être revendiquée.

Les catastrophes qu'ont engendré les siècles d'extraction, de dépossession et d'exploitation sont largement visibles aujourd'hui avec ce qu'on appelle le « changement climatique », produit par une économie spécifique et non par l'action humaine. Seule une infime partie de l'humanité qui en est responsable. Le discours catastrophique sur la fin du monde et la fin de l'abondance masque une nouvelle fois les responsabilités. Prenons des cas en France. Le désastre du chlordecone aux Antilles - qui fait que le taux de cancer de la prostate y est un des plus élevés du monde- est le résultat d'une politique d'Etat qui a autorisé l'épandage de ce pesticide pour répondre aux demandes des grands propriétaires de plantations de banane et protéger leurs profits alors que la dangerosité de ce pesticide était connue. On a donc un crime environnemental qui n'est pas le fruit du hasard. Dans les îles françaises du Pacifique, les conséquences des tests nucléaires initiés par l'Etat sont terribles - cancers, leucémies, pollution et contamination des sols... Dans les deux cas, penser de manière utopique c'est imaginer la

Entretien avec Françoise Vergès : « Le français n'appartient plus aux français.es, il n'est plus leur propriété depuis longtemps. L'institution de la Francophonie semble effectivement être un reste d'une idée coloniale du monde. »

possibilité d'un autre monde, c'est tout à fait réel. Un monde où un État ne prend pas la décision de polluer et contaminer des peuples.

Une utopie émancipatrice permet de penser la fin de « ce monde », et non « du monde », car ce monde est destructeur pour une grande partie de l'humanité. Ce n'est donc pas un mirage et on peut voir, dans de nombreuses parties du monde, la mise en œuvre d'utopies émancipatrices à travers des mises en commun de ressources, de partages équitables, de prises de décision très démocratiques, chez des peuples autochtones, dans des collectifs féministes et queer radicaux, dans les townships, chez des paysan.ne.s en Inde, en Europe, dans les Amériques, etc. Une démission du monde tel qu'il est.

Imene LATACHI: Entre la colonialité républicaine, le féminisme décolonial, les mémoires de l'esclavage et du colonialisme, votre centre d'intérêt porte essentiellement sur le Colonialisme, aux temps primordiaux, comme aux temps modernes. Une société qui favorise la colonisation ?

Françoise Vergès : La France a été coloniale, c'est un fait. Sa richesse, le confort d'une grande partie de sa société a été possible parce qu'elle a esclavagisé et colonisé et parce qu'elle continue d'exploiter et d'extraire des richesses en dehors de son territoire. Hier le sucre des plantations esclavagistes, le café (dont elle impose, pendant des décennies, la production à des prix préférentiels à la République d'Haïti après lui avoir imposé une énorme dette pour avoir aboli l'esclavage), le pétrole en Algérie, l'arachide au Sénégal, le caoutchouc en Indochine (les plantations Michelin), ou l'uranium aujourd'hui qu'elle extrait au Niger et qui lui permet d'avoir une industrie nucléaire (polluante et dangereuse), la France a profité de la colonisation esclavagiste et post-esclavagiste. Mais ce ne sont pas que des ressources minières ou agricoles qui ont fait la richesse de la France, c'est aussi l'exploitation d'une force de travail soit par esclavagisme ou travail forcé. Autrement dit, sans aucun droit ni protection sociale. Non seulement la France est devenue riche mais on peut même dire que les droits sociaux ou des femmes en France ont été possibles non seulement parce qu'il y a eu des luttes mais aussi parce que les conditions de vie s'amélioraient grâce à cette exploitation.

Je m'intéresse à la longue histoire coloniale parce qu'elle est inséparable de la modernité européenne. Les idées, le sentiment d'appartenir à une civilisation supérieure, l'idéologie de la mission civilisatrice (aller civiliser des peuples dits « arriérés »), l'invention de la blancheur, la conviction que la conquête par les armes, les massacres, la destruction de cultures était légitime, ont forgé les mentalités et pratiques d'une société coloniale. La France continue à avoir des territoires à travers le monde (Caraïbes, Amérique du Sud, Océan indien, Océan pacifique) qui sont issus de la colonisation esclavagiste et post-esclavagiste et qui lui permettent d'être la seconde puissance maritime mondiale, d'être présente dans plusieurs lieux du monde, de maintenir une place dans les affaires du monde, de constituer des espaces où les français.es peuvent travailler et résider avec de nombreux privilèges. Tout cela concerne un présent, ce n'est pas seulement une question de mémoires.

Quand Aimé Césaire dit que l'effet retour de l'esclavage et du colonialisme dans la société qui colonise est inévitable, il dit que cette société ne sera pas protégée du racisme que le colonialisme a répandu et que ce colonialisme reviendra hanter cette société. Le racisme structurel en France et dans ses « outre-mer » doit être analysé avec cette approche.

Imene LATACHI: Le combat contre le racisme est une histoire faite de sang. Et, le combat contre le racisme au nom de la littérature, est une histoire faite d'encre. C'est le cas de la littérature-monde. Vers une décolonisation de la littérature ?

Françoise Vergés : La décolonisation de la littérature a commencé depuis longtemps, que ce soit en Asie, Afrique, Caraïbes, aux Amériques, ou dans le Pacifique. En réinventant la langue, en faisant resurgir des récits, en réécrivant des récits occidentaux, les autrices et auteurs des Sud n'ont cessé de travailler à cette décolonisation.

Imene LATACHI: Le ton de votre article est pratiquement pamphlétaire. Je vous cite :
« Gaza reste la plus grande prison à ciel ouvert sur la terre ; l'Europe s'enfoncé dans le populisme-autoritaire, aux États-Unis nous observons une militarisation accrue de la police, la prison est le seul horizon pour des centaines de milliers de jeunes Noirs, Latinos, et Asiatiques, partout, forêts, rivières, lacs ; océans, cieux, sol et sous-sol sont plus que jamais des marchandises à exploiter. La « guerre contre la terreur » est devenue une politique, une technique de discipline. »

À voir l'ère moderne, dans laquelle on baigne, on se croirait débarrasser de tout relent du colonialisme. Le présent est tout autant noir que le passé ?

Françoise Vergés : Rien n'est « noir ».

Il faudrait déjà éviter de qualifier ce qui serait négatif de « noir ». Tout ce à quoi nous assistons - pollution, contamination, pauvreté d'un côté, richesse de l'autre-est le résultat de choix politiques imposés par la force des armes. Un monde basé sur l'extraction et l'exploitation ne peut être un monde de joie et de bonheur. Le nombre de personnes dans le monde condamné à une mort prématurée à cause de cette économie est un fait. La destruction du monde non humain est aussi un fait.

La colonisation comme modèle - produire en exploitant et en détruisant- reste hégémonique. Tous les états ont adopté le productivisme et la consommation comme moteur, or une infime partie de ce qui est produit rend les gens heureux.

Une grande partie est jetée, polluant et contaminant les sols, rivières, mers, forêts, villes. Mais je ne suis pas pessimiste. Cette destruction n'est pas « naturelle » ou le fruit de hasards mais de choix politiques et économiques. On peut donc faire d'autres choix. L'histoire est remplie de ces tentatives.

Entretien avec Françoise Vergès : « Le français n'appartient plus aux français.es, il n'est plus leur propriété depuis longtemps. L'institution de la Francophonie semble effectivement être un reste d'une idée coloniale du monde. »

Imene LATACHI: Un continent qui exploite un autre depuis des lustres, c'est l'Europe face à l'Afrique. Cette course effrénée ne pourrait cesser un jour ? La revendication, est-ce la seule issue pour échapper à ce chaos, ou faut-il encore des guerres sans merci ?

Françoise Vergès : L'Afrique a produit des discours et des pratiques émancipatrices. Il existe une longue tradition de lutttes et de résistance. Les jeunesses africaines ne cessent de réclamer d'autres manières de décider, de faire, de créer, de produire, de vivre, de désirer.

L'exploitation du continent (sol, sous-sol et force de travail) par l'Europe ne va pas cesser d'un coup de baguette. Trop d'intérêts géopolitiques, économiques, militaires sont en jeu et on ne doit pas oublier la complicité des gouvernements africains et des classes prédatrices et leur dépendance à l'extractivisme. En outre, l'Europe profite de ses politiques anti migrants meurtrières, on le voit tous les jours, avec l'exploitation des sans-papiers.

Les camps d'enfermement rapportent à des sociétés privées. La précarité et la vulnérabilité organisées, les morts quotidiennes, la violence (les morts à Melilla en juillet 2022 provoqués par la violence de la police marocaine), le racisme témoignent de ce qu'Aimé Césaire a appelé l'inévitable « en sauvagement de l'Europe ».

L'Europe ne s'est pas encore décolonisée, les Européen.ne.s continuent de croire que la décolonisation c'est pour les peuples qui ont été colonisés. Or une société qui a profité et profite encore de l'exploitation de peuples du Sud doit se pencher sur ce qui l'a amené à consentir à ces crimes. Mais ce système atteint sa limite. Quand Achille Mbembe parle de la « négrophication » du monde, il parle d'un système qui a reposé sur la transformation de l'Africain.e en « N » et qui inévitablement s'étend aux sociétés qui ont inventé cette déshumanisation et qui n'en seront pas protégés car la logique du capitalisme est de tout transformer en marchandise. Tout est à transformer, ça peut être angoissant mais c'est aussi très passionnant.

Imene LATACHI: On laisse souvent entendre que sans la colonisation, les ex-colonies ne seraient jamais ce qu'elles sont aujourd'hui. Une manière de glorifier la colonisation ?

Françoise Vergès : Oui. Ce discours repose sur l'idée de supériorité de l'Europe qui aurait inventé la démocratie, les droits, le féminisme, la révolution... Le discours qui répète « écoles, hôpitaux, routes et progrès dans la santé et l'éducation » dans les colonies n'est pas confirmé par les faits. Quand l'Angleterre, la France, la Belgique, la Hollande ou le Portugal, quittent leurs colonies, l'éducation, la santé, le développement industriel sont pratiquement inexistantes pour la très grande majorité. En Algérie, quand la guerre d'indépendance éclate en 1954, les huit millions d'Algerien.e.s n'ont pas les mêmes droits que le million de français.es; dans les colonies « d'outre-mer », il faut attendre la fin des années 1990 pour une égalité de droits sociaux. Mais c'est très fragile et constamment remis en cause, comme on vient de le voir par exemple, très récemment, avec la proposition du ministre de l'intérieur français de revoir le droit du sol à Mayotte.

Imene LATACHI: La question de la langue du colonisateur français revient souvent dans les plateaux télévisés. Une question presque accusatrice : « pourquoi écrivez-vous en français ? ».

Pourtant, en aucun cas, cette question n'est posée lorsqu'il s'agit de la langue anglaise. Cela a-t-il une explication historique, voire politique ? Pourquoi la langue de Molière reste toujours déifiée, alors que c'est la langue de Shakespeare qui l'emporte ?

Françoise Vergés : Toutes les puissances colonisatrices ont imposé leur langue comme langue de la loi, du pouvoir et de l'administration, cela faisait partie du dispositif colonial- effacer les cultures, criminaliser des pratiques et des rites, renforcer le patriarcat, la propriété privée contre les communs. Elles n'ont pas gagné, langues, cultures, rites ont continué à vivre, cachés. Les esclaves et colonisé.e.s ont utilisé la ruse, le détournement, le carnaval, l'humour, la poésie, la musique pour perpétuer les créations.

La république française a énormément investi dans la langue comme signe de son unité, de l'adhésion du peuple à la république et de son pouvoir, en France même, interdisant les langues régionales. La mission civilisatrice coloniale ne pouvait accepter que d'autres langues, savoirs, cultures puissent être égales à celles de la France. Des écrivains et intellectuels français ont participé à la construction d'une langue incomparable par sa beauté et son élégance et des colonisés ont adhéré à ce discours.

La langue anglaise est devenue une « langue-monde » parce qu'elle n'est plus associée à l'empire colonial anglais. Mais n'oublions pas que l'espagnol est parlé par plus de monde.

Imene LATACHI: Lorsque le terme « francophonie » prend tout le sens d'une idéologie de Race, pensez-vous que ce terme est à abolir ?

Françoise Vergés : Ce que je peux dire c'est que l'abolition d'un mot ne suffit pas à abolir une politique.

Imene LATACHI: En évoquant la politisation de la langue française, on ne peut ne pas évoquer l'institution de la francophonie. Est-ce est un organisme de colonisation ? Doit-on mettre fin à cette institution ?

Françoise Vergés : Le français n'appartient plus aux français.es, il n'est plus leur propriété depuis longtemps. L'institution de la Francophonie semble effectivement être un reste d'une idée coloniale du monde. Je ne pense pas qu'elle soit aussi puissante qu'il y a quelques années. C'est aux sociétés qui parlent français mais ne sont pas françaises de décider à quoi sert cette institution. Comme elle offre des carrières, des emplois et un statut social, c'est toute une structure qu'il faut revoir.

Imene LATACHI: Le phénomène de la mondialisation représente-t-il un atout ou une contrainte pour la Littérature-Monde ?

Françoise Vergés : La mondialisation par le haut, celle qu'opère le capitalisme néolibéral, est, on le voit tous les jours, plus destructeur que producteur de bonheur. La pandémie, les guerres, la multipolarité, sont en train de bouleverser cette mondialisation. Qu'est ce qui va advenir ? C'est tout l'enjeu.

Entretien avec Françoise Vergès : « Le français n'appartient plus aux français.es, il n'est plus leur propriété depuis longtemps. L'institution de la Francophonie semble effectivement être un reste d'une idée coloniale du monde. »

Imene LATACHI: L'avenir de l'Afrique est selon vous prometteur ? Sur quels paramètres vous appuyiez ?

Françoise Vergès : Il n'y a pas de raisons intrinsèques à ce que l'Afrique ne puisse pas avoir un avenir. Mais cet avenir doit être pensé par les peuples africains. Sur quels paramètres je m'appuie ? Sur les luttes quotidiennes pour plus de démocratie et de possibilité d'avenir.

Propos recueillis par Imene LATACHI

Biographie de l'auteure

Imene LATACHI est doctorante à l'Université de Mostaganem dont la spécialité est la littérature francophone. Axant sa recherche principalement sur la folie dans la littérature, elle a publié en 2023, dans la collection Critiques littéraires des éditions L'Harmattan, un ouvrage académique intitulé *De la folie et de son expression, étude du phénomène de la folie dans Une Valse de Lynda Chouiten*. Membre du laboratoire Environnement linguistique et usages de la langue française en Algérie : une observation quantitative (ELIAF), elle a à son actif plusieurs contributions scientifiques qui varient entre des articles et des interviews dans différentes revues.

Poétesse, Latachi est l'auteure de deux recueils de poésie : *Lumière dans les Ténèbres* et *Mirage*. Elle a été entre autres finaliste du prix Maurice Koné de la Différence et du prix Jean De La Fontaine à Paris, puis lauréate du prix Kaysar Lil Adab de la poésie arabe en Jordanie. Elle a été désignée récemment comme membre de jury du prix Africa Poésie au Cameroun.